

Accueil › L'actu › Pourquoi ils s'engagent (et moi pas) ?

Enquête

Pourquoi ils s'engagent (et moi pas) ?

Mis en ligne le 13/09/2012

Prise de conscience humanitaire ou écologique, crise sociale... On pourrait s'attendre à ce que de plus en plus de gens s'engagent. Pourtant, nous ne passons pas tous à l'acte. Entre compassion, indignation, responsabilité, traumatisme personnel, héritage familial et quête de pouvoir, qu'est-ce qui fait courir les citoyens ?

Publié dans philosophie magazine Octobre 2009

**La précarisation croissante de la société va-t-elle provoquer un retour de l'engagement!? En tout cas, l'extrême pauvreté, les menaces écologiques, les discriminations ou encore les inégalités Nord/Sud** rendent très actuel ce que nombre d'intellectuels répètent depuis des années!: il faut créer de nouvelles solidarités (Miguel Benasayag), fonder une nouvelle morale (la «*!common decency!*» ou «*!décence ordinaire!*» de Jean-Claude Michéa), s'ouvrir à une économie du don (le Mauss, Mouvement anti-utilitariste dans les sciences sociales, d'Alain Caillé), «*!sortir du troupeau égo-grégair!*» (Dany- Robert Dufour), etc. Mais s'ils constatent la nécessité de s'engager, peu d'entre eux disent comment, d'un point de vue existentiel, on trouve le chemin de l'engagement. Qu'est-ce qui fait qu'on passe de l'indignation à l'action!? Chez beaucoup de penseurs, l'engagement semble tellement aller de soi qu'ils abordent rarement le moyen d'y amener leurs lecteurs.

n° 33Pourtant, il y a fort à faire. Beaucoup de nos concitoyens sont dans une attitude hésitante, velléitaire. Ils pressentent eux aussi que le système est à bout de souffle, fondé sur un individualisme sans issue, une avidité dangereuse. Certains désapprouvent la façon dont on licencie les salariés ou dont on expulse les sans-papiers. D'autres sont indignés du sort réservé aux SDF, ou s'inquiètent de l'avenir de la planète. Mais ils ne s'investissent pas pour autant dans un mouvement associatif ou politique quelconque. Cette frustration est-elle propre à notre système politique!? Comme le dit Philippe Raynaud, politologue et professeur de philosophie politique!: «*!En démocratie, les individus sont à la fois "bourgeois et citoyens", pour reprendre le mot de Hegel. Nous sommes dans un gouvernement représentatif, dans lequel il n'y a pas de gouvernement direct par le peuple, mais où une légitimité populaire est en même temps indispensable. Cela provoque des sentiments contradictoires et crée, chez certains, un besoin d'engagement marqué par une vision emphatique et radicale!"!*» Beaucoup pourraient se reconnaître dans les propos de Guillaume, jeune professeur de philosophie à Saint-Denis!: «*!Je suis individualiste, je dois l'avouer!: j'ai du mal avec le groupe, avec la meute. Et puis je trouve l'offre politique affligeante. Pourtant, il y a un certain nombre de choses qui me choquent. Je ne tire pas fierté de mon attitude, j'en ai même parfois un peu honte!"!*» L'individu «*!séparé!*» des temps modernes regarde celui qui s'engage avec un mélange d'admiration et de jalousie, comme si celui-ci était touché par une sorte de grâce. D'où la question!: qu'est-ce qui, en nous, fait que nous décidons de nous engager pour telle ou telle cause (qu'elle soit de droite ou de gauche)!?

Ne pas être un lâche ni un salaud

Beaucoup de nos concitoyens sont dans une attitude hésitante et regardent ceux qui s'engagent avec un mélange d'admiration et de jalousie.

Pour Sartre et les philosophes de la liberté, la réponse semble simple. Notre liberté est totale. Nous sommes totalement responsables devant les autres et devant nous-mêmes. Impossible de se réfugier derrière une quelconque justification. Si l'on juge qu'une situation est injuste, il faut sauter le pas, agir. Ou alors on est un lâche, un «!salaud!», qui se paie d'excuses et tombe dans la «!mauvaise foi!», posture de ceux qui refusent d'assumer leur liberté. Cette théorie – sommairement résumée – a marqué les engagements depuis plus d'un demi-siècle. Ceux de la gauche radicale comme ceux des philosophes-des-droits-de-l'homme, les Bernard-Henri Lévy et autres André Glucksmann. Ce dernier a ainsi souvent fustigé l'apathie de ses concitoyens face aux massacres en Bosnie ou en Tchétchénie. Au nom de leur petit confort personnel, ils voudraient «!*occulter les cadavres dans les placards de l'univers!*». Lui vante «!*la parrhesia, cette vertu que les hommes de l'Antiquité chérissaient par-dessus tout, l'audace de proférer publiquement, quoi qu'il en coûtât, ce que le citoyen estimait vrai!*». S'engager au nom de la vérité, dans un libre choix, quel qu'en soit le prix.

Mais la théorie de Sartre, quand elle est trop simplifiée, peut prêter au malentendu. Pour le philosophe et psychanalyste Miguel Benasayag, auteur de *l'Abécédaire de l'engagement* (Bayard, 2004) et très engagé dans les nouvelles radicalités, elle semble mettre en scène «!*un individu abstrait qui serait face à l'engagement comme on est au supermarché!!!*» Lequel «!*aurait à faire le choix entre le produit A ou le produit B, entre s'engager ou pas, comme s'il n'avait pas de passé, comme si tout le monde possédait la potentialité pure et parfaite de prendre parti ou non face à une circonstance donnée. Mais les choses ne se passent jamais ainsi: on ne sait pas vraiment, par exemple, comment on aurait réagi en tant qu'Allemand sous le régime nazi. D'ailleurs Sartre dit bien que nous sommes en "situation". La vie se déroule, et on se reconnaît petit à petit au travers des engagements, des luttes, des travaux qui finissent par dessiner notre identité.!*» Bref, on ne devient pas résistant en un jour. C'est l'aboutissement de différentes circonstances «!*où l'on a assumé de multiples expériences de dépassement de soi, qui sont plus banales que ce que nous croyons!*». Peut-être l'impuissance éprouvée par un certain nombre de nos contemporains face à l'engagement – «!*c'est trop dur, je suis trop lâche, trop paresseux!*» – provient-elle d'une façon irréaliste de regarder les choses, comme si on était dans une logique du tout ou rien.

On peut opposer à l'engagement sartrien comme libre choix la vision de Kant, diamétralement opposée. Pour l'auteur des *Fondements de la métaphysique des mœurs*, les individus doivent obéir, de façon très rigide, en toute situation, à la règle de la raison universelle. C'est le fameux «!*impératif catégorique!*»: agis toujours de telle sorte que la maxime de ta volonté, c'est-à-dire la règle à laquelle tu obéis, puisse revêtir la forme d'un principe de législation universelle. On a parfois raillé l'inflexibilité de ce devoir moral, qui ne tiendrait pas compte de la complexité du réel. Reste que l'approche kantienne, qui postule l'idée d'une action désintéressée et visant à l'universel, se trouve au fondement de la morale moderne et de l'idéologie des droits de l'homme. Elle est l'air même que nous respirons, au point de ne plus nous en rendre compte. N'intervient-elle pas peu ou prou à chaque fois qu'un individu agit au nom de «!*principes!*»? Un exemple parmi d'autres!: Patrice Champion s'est retrouvé en 1990,

«!Il y a toujours dans l'engagement une part de révolte individuelle liée à une douleur, à une

frustration.»

Florence Montreynaud

alors qu'il était directeur du Centre culturel français à Belgrade, à contester la politique serbe, prenant des risques indéniables et désobéissant à sa hiérarchie. Pour lui les choses étaient claires!: *«!Je ne me suis pas posé de longues questions sur mon engagement!! Cela m'a paru logique, naturel. L'ultranationalisme ambiant s'opposait aux valeurs qui étaient les miennes depuis toujours, et qui sont consubstantielles à la France de Hugo et de De!Gaulle. Il fallait agir, dans la mesure de mes moyens. J'ai suivi des études de lettres classiques. Tout, dans mes lectures, dans les figures historiques que j'avais admirées, me poussait à le faire.!»*

Du déterminisme à la volonté de puissance

« L'engagement consiste à dépasser sa peur, et découvrir qu'en passant à l'action on peut augmenter sa joie. »

Miguel Benasayag

Mais l'engagement n'est pas seulement le fruit d'un raisonnement intellectuel. Il naît aussi souvent d'une souffrance personnelle. L'historienne et écrivain Florence Montreynaud, militante féministe depuis plus de trente ans, fondatrice des Chiennes de garde, le confirme!: *«!Je n'ai jamais entendu parler de gens qui s'engageaient sur des bases parfaitement rationnelles!! Il y a toujours une part de révolte individuelle, liée à une douleur, à une frustration.!»* Selon elle, la majorité des féministes ont été confrontées de façon très concrète à la violence machiste de la société, celle de l'environnement familial ou professionnel. Une prise de conscience qui peut se faire en un déclic, sous l'effet d'un choc (un peu comme le jeune Sartre découvrant la fraternité et la communauté dans un camp de prisonniers en 1940), ou découler d'un long chemin de maturation. *«!Mais si on en reste juste à une prise de conscience individuelle, on n'avance pas,* ajoute Florence Montreynaud. *L'engagement commence quand on se joint à d'autres pour une action collective.!»*

L'engagement, fruit d'un déterminisme implacable!? La question en énervera plus d'un, mais elle mérite d'être posée. Très souvent les intellectuels engagés – qu'ils soient de gauche ou de droite – semblent être *«!tombés dedans quand ils étaient petits!»*. Combien de militants ont eu des parents communistes, ou une éducation religieuse ou humaniste qui leur a inculqué un idéal exigeant, voire dévorant" *«!Les gens présentent fréquemment leurs convictions comme le résultat de choix très libres, mais si l'on gratte un peu, on trouve une histoire personnelle et familiale forte!»,* remarque Anne Rambach, auteure avec Martine Rambach des *Nouveaux Intellos précaires* (Stock, 2009). Né pendant la Seconde Guerre mondiale, un André Glucksmann vit caché, au côté d'une mère, résistante et juive, qui tente d'alerter ceux qu'elle rencontre de l'existence des camps. On comprend mieux pourquoi il deviendra cette *«!sentinelle du néant!»* qui ne cessera d'alerter l'opinion sur les horreurs que celle-ci ne veut pas voir. Gisèle Halimi, la célèbre féministe, entame dès l'âge de 8 ans(!) une grève de la faim à la maison pour protester contre le fait que les femmes sont moins bien traitées que les hommes dans ce milieu juif tunisien très traditionnel. On comprend que, toute sa vie, elle défendra la cause des femmes avec acharnement. Mais quand Glucksmann critique l'absence d'engagement de ses concitoyens, quand Halimi écrit ses mémoires sous le titre *Ne vous résignez jamais* (Plon, 2009), on a envie de leur dire!: *«!C'est facile pour vous!: il semble que vous ayez toujours eu le feu sacré. Mais comment conseillerez- vous aux autres, aux velléitaires, aux indécis, de vous suivre!?!»* L'engagement serait-il réservé à quelques heureux élus!? N'y aurait-il pas une

contradiction entre la visée à l'universalisme de ceux qui s'engagent – ils prétendent parler au nom d'une liberté partageable par tous – et le fait que leur parole soit ancrée dans une expérience très personnelle!? «!Non, répond Florence Montreynaud. *Tout le monde ne peut pas être "habité", mais cela n'empêche pas qu'il y a beaucoup de gens qui éprouvent le désir de s'impliquer. Cela peut être vécu à un niveau plus ou moins fort, et se développer selon les circonstances.!*»

La vocation rageuse de certains intellectuels peut cependant occulter des réalités moins flamboyantes!: le plaisir très humain d'exercer un pouvoir. Pierre Bourdieu a montré comment le monde intellectuel était un champ où chacun essayait d'avoir l'hégémonie sur l'autre. Selon lui, la prétention à l'universel serait alors une façon détournée de rechercher le pouvoir. Loin d'être désintéressé, l'engagement obéirait à des forces profondes, obscures, qui relèvent de la domination et de la distinction. On en trouve l'exemple avec ces intellectuels engagés – ou ces militants de base!– qui se montrent si vindicatifs, si condescendants quand ils s'adressent au troupeau, là où on les attendrait pédagogues. S'engager, pour nombre de penseurs français – de BHL à Alain Badiou, d'Alain Finkielkraut à Michel Onfray –, c'est le meilleur moyen d'engueuler son prochain" On comprendra que certains soient hérissés par ces lassantes démonstrations de force.

Pour le plaisir d'agir ensemble

Heureusement, une raison plus riante peut vous amener à vous engager: le plaisir que l'on en tire. Pour Miguel Benasayag, cette joie n'est pas un -à-côté de l'engagement, elle en est le moteur même. «!*Dans nos sociétés, les gens vivent dans la peur. Peur d'être précarisé, de perdre son emploi" Ils sont*

*amenés à penser de façon isolée, craintive, ce qui provoque encore plus de peur, de sentiment d'impuissance" L'engagement consiste précisément à casser ce cercle vicieux. Se débarrasser de cette impression qu'on ne peut pas changer les choses. Dépasser sa peur, et découvrir qu'en passant à l'action, en s'agrégeant aux autres, on peut augmenter sa puissance, sa joie.!*» Une conception spinoziste de l'engagement où l'on quitte les affres de «!*la simple petite vie personnelle, qui est survie, et où l'on s'ouvre à des agencements de puissances infinies!*». Benasayag défend ainsi la notion d'un «*militant existentiel*» qui cherche dans chaque situation, ici et maintenant, par où passent la puissance et la vie. Une vision immanente puisée chez Spinoza, en opposition à la position hégélienne ou marxiste, qui cherche la ligne transcendante qu'il faut suivre pour arriver au résultat. L'espoir, la promesse d'une vie meilleure sont des «*passions tristes*» pour Spinoza, puisque, au nom d'une joie qui doit arriver demain, on refuse de vivre aujourd'hui – c'est la figure du militant morose et discipliné attendant des lendemains qui chantent. Comme le dit le philosophe Robert Misrahi: «!*Chez Spinoza, c'est par l'éthique existentielle de la joie que la politique trouve un souffle, une raison d'être et une source d'inspiration. C'est parce qu'ils négligent ce lien fondateur entre l'existentiel et le politique que nos contemporains peinent à construire des politiques qui aient un sens et un avenir.*»

Anne Rambach

En effet, l'époque n'est pas à ces constructions enchanteresses. La fin des idéologies et la disparition d'un idéal révolutionnaire rendent l'engagement bien problématique. À la fin des années soixante, quand l'Occident connut ce «!*grand orgasme social!*» dont parlait le psychiatre David Cooper, chacun était porté par une immense vague optimiste, la promesse d'un nouveau monde. Aujourd'hui, comme le remarque Philippe Raynaud: «*On n'a plus idée de l'état d'esprit*

*qui régnait. Il était impossible de ne pas être engagé. C'est le fait de ne pas être gauchiste qui devenait exceptionnel!!!»* Progressivement, le modèle de l'engagement a décliné. *«!À l'époque de Sartre, il fallait bouger les choses, réagir au monde du "practico-inerte", là où les choses se sont perdues dans la routine sociale. Avec la disparition de l'idée d'un Grand Soir, de plus en plus de gens ont évolué vers une posture réformiste. Celle d'un Raymond Aron, qui disait que la société est complexe, qu'il faut accepter comme une donnée le monde tel qu'il est – quitte à travailler pour l'améliorer – et ne pas dévaloriser par principe les gouvernants. Dans cette optique, il ne s'agit plus d'être un "intellectuel engagé", mais plutôt d'essayer de clarifier le débat public. Ce que j'essaie moi-même de faire, dans la tradition de nombre de philosophes politiques.»*

Aujourd'hui, même ce réformisme a des ratés. Menacés par la précarité, se vivant comme autant d'agrégats individuels, les citoyens n'osent plus rien espérer. À commencer par ceux qui sont censés incarner l'esprit critique. *«!Chez les jeunes intellectuels, il existe toute une génération précaire qui a un mal fou à prendre des positions dans son travail ou sur le terrain personnel. Ils mettent toute leur énergie à gagner – mal – leur vie et redoutent de perdre le peu de confort qu'ils ont péniblement acquis!»,* explique Anne Rambach. Quand ils s'engagent, ils le font dans des luttes locales, de proximité, associatives ou identitaires, loin de toute ambition démiurgique. Combat pour les pauvres, les sans-papiers, les mal-logés, les gays et les lesbiennes, les précaires, les stagiaires, la recherche"

Ces luttes posent une dernière question!: est-ce qu'on ne s'engage pas que lorsqu'on y est acculé!? Quand on est directement menacé par le chômage, la guerre, la misère!? C'est l'idée marxiste selon laquelle les petits-bourgeois ne sauraient faire la révolution!: seules les classes dominées peuvent, dans leur aliénation, trouver la force de changer les choses. Parfois, aussi, il arrive que le problème surgisse en face de vous et vous pousse tout d'un coup à sortir de votre cocon. C'est l'exemple de ces mères de famille qui n'avaient aucun engagement politique et qui se sont retrouvées à militer pour le Réseau éducation sans frontières parce qu'un camarade de leur enfant avait été expulsé de son école.

Tandis que la crise continue de frapper, avec ses cohortes de chômeurs, de précaires et de mal-logés, les circonstances vont-elles provoquer toujours plus d'engagement!? On retrouverait alors le sens de la phrase – terrible – de Sartre!: *«!Jamais nous n'avons été plus libres que sous l'Occupation.!»*

Le point de vue de Jean-Claude Liaudet : *« la compassion et la culpabilité ne suffisent pas pour s'engager »*

*«Je vois plusieurs raisons au désir d'engagement. D'un point de vue psychanalytique, je peux surtout parler de celles qui ont rapport avec l'histoire familiale. Les gens qui s'engagent ont souvent hérité d'un idéal du moi fort, auquel ils ne peuvent se soustraire sous peine d'avoir l'impression de déchoir. Leurs parents sont militants de gauche ou de droite, religieux ou humanistes" Ils ont intégré un certain nombre de valeurs qui agissent en eux comme une injonction psychique, sur un mode*

*« Les jeunes intellectuels mettent toute leur énergie à gagner leur vie, redoutant de perdre le peu de confort qu'ils ont péniblement acquis. »*

*surmoïque, même s'ils vivent cela de façon très inconsciente. Trahir ces idéaux, c'est se trahir soi-même. C'est quelque chose d'impossible à envisager.*

*Parfois aussi, il s'agit de venger un parent qui a été humilié à cause de sa position sociale, de ses idées. Comme si l'on voulait restaurer son image et en même sa propre origine. L'enjeu*

*narcissique est de taille!! Car on hérite imaginativement de la souffrance de ses ancêtres. Dans la génération de Mai 68, par exemple, beaucoup avaient eu des ascendants ouvriers, aux conditions de vie très dures. Une fois qu'ils se sont retrouvés, la démocratisation de l'enseignement aidant, dans la position de petits-bourgeois, ces souffrances n'ont pas été oubliées. Au contraire. Ils ont mis encore plus d'ardeur à réclamer un idéal de justice que ne l'auraient fait leurs aïeuls.*

*Aujourd'hui, nous sommes marqués par une pensée utilitariste valorisant l'intérêt personnel au détriment des idéaux. Lui, il est militant; lui, cadre; lui, footballeur – chacun fait comme il lui plaît" Cela aboutit à un relativisme général dans lequel toutes les expériences se valent, qui nous transforme en un troupeau de moutons cyniques.*

*Au contraire, pour s'engager, il faut se poser la question des valeurs. La compassion et la culpabilité ne suffisent pas pour prendre parti, si l'on n'a pas de conviction profonde. Une personne qui intervient en faveur d'un sans-papiers revit le conflit d'Antigone entre la loi et les valeurs éthiques. Il lui est vital de faire quelque chose pour se sentir propre. C'est un peu l'idée à la base de la "common decency" de George Orwell, ce sentiment de justice de base partagé par tous!: si je laisse faire certaines choses à un autre homme, je me détruis moi-même.*

*On voit que l'engagement ne se réduit pas à un choix intellectuel, c'est un acte. Il s'appuie sur une expérience qui prend l'être dans son entier, et met en jeu sa vie matérielle comme ses affects. On appelait ça autrefois la "conscience de classe".»*